

---

# Août-septembre 1914 dans un village du sud-valenciennois de l'ignorance à la stupeur et au dilemme

Dr. E. Desplat<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes

---

Juin 2014

**I**l y a exactement 100 ans, en juin 1914, la détonation de Sarajevo ébranlait les chancelleries mais n'avait guère d'échos dans les bourgades laborieuses du Valenciennois et, un mois plus tard, l'assassinat de Jaurès, le leader socialiste, sans doute davantage ressenti dans la conscience ouvrière, est également étouffé dans le tumulte d'une mobilisation générale que le tribun pacifiste n'aurait imaginée si proche. Si bien que ces deux événements n'apparaissent pas dans la trentaine de pages sur l'invasion de son village de Maing, fin août 1914, écrites il est vrai, 5 ans plus tard, à la mémoire de son frère mort pour la France, par le jeune René Bouchart - il a 18 ans en 1914- fils d'ouvrier cloutier et passé par le collège.

## 1 Un village du Nord dans la paix française

Il y a exactement 100 ans, en juin 1914, la détonation de Sarajevo ébranlait les chancelleries mais n'avait guère d'échos dans les bourgades laborieuses du Valenciennois et, un mois plus tard, l'assassinat de Jaurès, le leader socialiste, sans doute davantage ressenti dans la conscience ouvrière, est également étouffé dans le tumulte d'une mobilisation générale que le tribun pacifiste n'aurait imaginée si proche. Si bien que ces deux événements n'apparaissent pas dans la trentaine de

pages<sup>1</sup> sur l'invasion de son village de Maing, fin août 1914, écrites il est vrai, 5 ans plus tard. à la mémoire de son frère mort pour la France, par le jeune René Bouchart - il a 18 ans en 1914- fils d'ouvrier cloutier et passé par le collège.

Ce récit confronté à d'autres de localités voisines, Quérénaing(2) et Thiant(Lecerf, 1984) par exemple, aux articles de la presse d'époque et à la tradition orale conservée en particulier par l'Association de Sauvegarde du Patrimoine de Maing<sup>2</sup>, permet d'entrevoir l'état d'esprit et le comportement de la population d'un village du nord de la France dans les jours qui ont précédé, accompagné et suivi le traumatisme de l'invasion étrangère.

Une brève présentation du village de Maing en 1914 - 6km au sud de Valenciennes, hors des grand-routes, environ 3000 habitants, - le montre partagé entre une soixantaine de fermes grandes et petites (les "censes"), la plupart dans le bourg même, exploitant près de 1100 ha de terres labourables et de prés, et plus de 180 familles d'ouvriers et contre maîtres travaillant dans les usines et fabriques de la proche vallée industrielle de l'Escaut : clouteries, forges, haut-fourneaux, aciéries, laminoirs, de Trith St Léger et Marly, boulonnerie de Thiant, distillerie, papeterie, usine de caoutchouc de Prouvy, quelques mineurs aux fosses d'Herin et la Senti-

---

1. Seules retrouvées d'un manuscrit intitulé " Vie d'un village du Nord pendant la guerre de 1914-1918 ", par les soins de l'Association de Sauvegarde du Patrimoine du Maing (ASPM)

2. ASPM exposé d'histoire locale (A-G 1980-2013)

nelle, quelques salariés de la sucrerie et des brasseries locales. Le quart restant de la population active est partagé entre artisans, petits commerçants - dont une vingtaine d'estaminets - et les gens de fonction. La majorité municipale est républicaine, plus ou moins laïque mais terrienne et conservatrice. Le curé Augustin Delbecque prône la doctrine sociale de Léon XIII. Tout ce monde a son "quant à soi" mais on s'entraide l'un l'autre, qui en travail aux champs, qui en charrois par exemple et là comme ailleurs, les divergences sociopolitiques sont plus ou moins aplanies par l'endogamie villageoise, un même patriotisme cocardier et un esprit de clocher voire langagier affirmé. (Ne racontait-on pas qu'un de ces Bouchart "calotins" justement, qu'on avait vu en 1871, courir en plein hiver, à peine âgé de 12 ans, de Maing à Bouchain, apporter une paire de brodequins à son frère aîné partant pour Saint-Quentin avec Faïdherbe, devait par la suite épouser une fille d'accointances socialisantes, voire anticléricales, de surcroît descendante en ligne directe d'un cosaque de 1815 !)

## 2 L'appel aux armes

Le récit de René Bouchart laisse distinguer, à partir de la déclaration de guerre du 3 août 1914, trois phases successives dans l'état d'esprit de la population maingéenne : une 1ère phase de 3 semaines d'incertitude inquiète ; une seconde, brève, celle de la brutale évidence du déferlement allemand ; une dernière enfin, celle de l'accablement pour tous mais aussi d'un choix crucial pour une partie des habitants.

Ce faisant, il omet l'épisode préalable et éprouvant de la mobilisation précipitée des hommes, quand le samedi 1er août matin, les premiers plis arrivent enjoignant à ceux des classes de 1911 à 1908 de rejoindre immédiatement leur centre mobilisateur. On voit alors les femmes courir sur les lieux de travail, à l'usine et aux champs, avertir qui leur mari, leur fils, leur frère, d'avoir à rentrer et se préparer à partir et même pour ceux les plus éloignés de leur domicile, on leur apporte le baluchon et la musette pour se changer sur place et gagner la caserne, à pied le plus souvent ou dans la cariole d'un voisin. On devine l'émotion et le déchirement d'une telle séparation. En fin d'après midi du même jour, des affiches aux drapeaux tricolores entrecroisés sont placardées sur les murs ; c'est la mobilisation générale des réservistes pour le sur-lendemain matin, que le garde champêtre vient répéter aux carrefours, la cloche à la main ; ceux là ont une journée pour se préparer, envisager les lendemains et échanger une dernière fois avec leur entourage.

Cette mobilisation se fait, dans l'ensemble, dans le calme et la dignité, même si, sur le quai de la gare ou à la porte de la caserne, quelques uns des plus jeunes, pris d'un pressentiment, échangent quelques larmes avec les proches qui les ont accompagnés, même si certains, plus endurcis, invectivent à haute voix l'en-

nemi prussien, voire les politiques de tous bords qui ont amené, disent-ils, à cette situation. Les défections sont rarissimes et on n'enregistre aucun mouvement de protestation chez les syndicalistes partisans du pacifiste Jaurès. Néanmoins on est loin, dans les villages, de l'enthousiasme qu'on a pu décrire à Paris et dans les grandes villes, la fleur au fusil, parmi les chants et les slogans patriotiques. C'est aussi le lundi 3 août, la réquisition des chevaux et des voitures que les fermiers du canton de Valenciennes sud amènent au chef lieu, place Poterne dans l'après-midi, avec l'amertume qu'on devine car la moisson a commencé. Une centaine de bêtes seront achetées ce jour là par l'armée et payées en bons du Trésor. Cependant, encore le 4 août, les journaux laissent entendre que la guerre n'est pas officiellement déclarée et on se raccroche à l'espoir d'un sursaut de sagesse des gouvernants. Hélas, l'ultimatum des Allemands et leur entrée en Belgique et au Luxembourg le 4 au soir, enlèvent définitivement cet espoir. C'est bel et bien la guerre ;

## 3 La guerre

Au village, R. Bouchart note surtout, dans les premiers jours, une grande tristesse. Les femmes, les yeux encore rougis de la séparation, songeant à leurs absents et pour certaines, à ce qu'elles vont devoir affronter seules, se tiennent sur leur porte en longs conciliabules avec leurs voisines. Des hommes plus âgés, certains déjà désœuvrés par la fermeture de leur entreprise, vont par petits groupes, de maison en maison, supplier les éventualités. Les estaminets sont vides. Le soir, sur les chemins, on voit même quelques femmes conduire les attelages qui rentrent les récoltes.

Mais au fur et à mesure, cette tristesse se charge d'inquiétude : après plus de 5 jours, on ne sait rien des mobilisés. Où sont-ils, comment sont-ils ? On ne sait rien non plus des événements. Les dépêches des journaux, pour ceux qui y ont accès, restent confuses et ne rassurent pas davantage ; la mairie n'est pas mieux informée et à reçu d'ailleurs des consignes préfectorales recommandant la plus grande discrétion concernant les positions et les mouvements des troupes, dont la révélation avait été si préjudiciable en 1870. A peine sait-on que le 127ème RI, régiment d'active de Valenciennes est parti dès les premiers jours d'août, bientôt suivi par le 2ème RI territoriale qui venait être formé avec les réservistes les plus âgés, et ce pour une destination inconnue. Seul restait encore en ville, à la caserne Vincent, le 327ème RI de réserve avec les hommes les plus jeunes.

Au bout d'une semaine, cette ignorance devient insupportable et René Bouchart ponctue à ce moment là son récit sur "l'air des lampions" : "des nouvelles !" "des nouvelles !" Il faut bien comprendre alors, que si les familles s'étaient désormais habituées, depuis près de 30 ans, à la séparation d'avec leurs enfants pendant 20 à 30 mois, du fait de la conscription obligatoire

et par ailleurs valorisante, il s'agissait cette fois, avec la guerre, d'une séparation autrement dangereuse et angoissante, qui explique cette agitation.

Enfin le 10 août, des nouvelles officielles arrivent : les forts de Liège attaqués depuis le 5 août, tiennent toujours ; une armée allemande a été mise en déroute à l'est de Namur par les troupes anglo-franco belges et ses éléments repoussés jusqu'aux frontières hollandaise et française. Le lendemain, on apprend qu'une seconde armée allemande a été écrasée à l'ouest de Luxembourg et que les français ont pénétré en Alsace jusqu'à Mulhouse. C'est un immense soulagement et l'espoir d'une guerre brève. C'est en tout cas, ce que clament haut et fort quelques messieurs de la cinquantaine, étrangers au village, bien habillés que le jeune René Bouchart a repérés, non sans méfiance, dans les commerces et les estaminets, et qu'il appellera des "marchands de canards" ; pour eux "la guerre sera terminée dans 2 ou 3 mois, à Berlin !".

## 4 Directives et initiatives

En même temps, des recommandations sont faites par les autorités : il faut rentrer la moisson au plus vite ; par ces fortes chaleurs, les gerbes resteront dispersées au sol, sans être mises en meules, pour éviter la perte de temps et l'échauffement ; on recommande une grande hygiène dans la préparation des conserves et pour ce qui est des fruits, on les consommera plutôt cuits pour éviter les épidémies cholériques survenues il y a une trentaine d'années. On fait appel aux tout jeunes gens et aux femmes pour aider les agriculteurs ; des listes de chômeurs et d'ouvriers licenciés sont établis pour qu'ils soient dirigés sur les aires de battage où les entrepreneurs agricoles sont invités à concentrer tout leur matériel. Les usines qui tournent au ralenti vont devoir orienter leur production vers le matériel de guerre. La sous-préfecture indique comment acheminer, rapidement et en sécurité, le courrier destiné aux militaires ; de même la circulation des véhicules civils est interdite la nuit sur les routes importantes. La préfecture met en garde les mairies contre les rumeurs fantaisistes et l'excitation qui en découle au point que des personnes au nom de consonance étrangère sont quelquefois suspectées d'espionnage et même molestées. Elle décide que désormais, à la demande même des conseillers municipaux, on s'en tiendra à la seule information quotidienne du "bulletin officiel des communes" affiché dans les mairies. Elle interdit l'usage des installations télégraphiques privées qu'elle fait confisquer. On restreint enfin les prérogatives des "gardes civils" - anciens douaniers, policiers municipaux, gardes-champêtres assermentés qu'on avait hâtivement armés dès le 4 août de fusils de chasse pour assurer la surveillance des voies de chemin de fer et des ouvrages d'art et qui sont souvent à l'origine de méprises. Des nouvelles de soldats arrivent enfin le 15 août, parcimonieuses mais rassurantes alors que

certains établissements des environs doivent encore fermer, faute cette fois d'approvisionnements. Néanmoins on se reconforte d'apprendre que la 1<sup>ère</sup> quinzaine d'août sera entièrement payée et qu'on verra pour les suivantes ; que les ouvriers se cotisent pour les familles nécessiteuses de leurs camarades mobilisés. On apprécie les efforts de la Chambre de commerce de Valenciennes pour pallier aux effets des fermetures d'entreprises en faisant réemployer le plus possible d'ouvriers licenciés. On apprécie aussi ceux de la municipalité qui organise rapidement la distribution de secours en espèces et en nature aux femmes de mobilisés, aux chômeurs, aux enfants, aux femmes enceintes et aux vieillards. De même qu'elle passe contrat avec les grossistes de la région pour assurer la fourniture de denrées essentielles dans les semaines à venir. Car on s'aperçoit que les ménagères font des provisions, que les prix ont tendance à monter et qu'en ville, notamment, certains commerçants paraissent réticents envers le papier monnaie.

## 5 La difficile information en temps de guerre

Mais la récolte d'avoine et de blé est excellente et l'on ne s'étonne pas que certains gros fermiers s'empressent de vendre rapidement leur récolte avant battage ; pour l'avoine à 27 francs le quintal par exemple ; c'est déjà le prix du grain importé et rendu. Et l'on s'habitue à vivre ainsi au ralenti et à l'économie. Le temps est superbe avec de rares nuages ; c'est à peine si l'on entend, à partir du 18 août, dans la journée, quelques grondements d'orages vers le nord, comme souvent à cette saison, et qui se rapprochent.

Effectivement, le 22 août c'est un coup de tonnerre qui abasourdit la population : des avant-gardes allemandes ont été aperçues la veille, apprend-on, aux abords de Bruxelles et une grande bataille semble se préparer entre Bruxelles et Namur en prévision de laquelle l'Etat-major doit rester silencieux, avertissant toutefois "de ne pas avoir à s'étonner si, dans ce combat de grande envergure on retrouve des éléments ennemis dispersés un peu partout". Cet avertissement tombe à point car dans l'édition du journal "Le Valenciennois" du 25 août matin - ce sera la dernière - on trouve dans le bas de la 2<sup>ème</sup> page, entre une réclame de la "Maison du corset" et celle d'une charcuterie réputée, un entrefilet qui rapporte qu'on aurait vu, la veille après-midi, des uhlans "égérés" sur la route de Quiervain à Blanc-Misseron, nécessitant l'intervention de la maréchaussée. Le journal avait d'autant plus de mal à donner crédit à cette invraisemblable, pour ne pas dire grotesque hallucination répandue comme une traînée de poudre que, fait remarquer judicieusement le rédacteur de l'entrefilet "on sait fort bien qu'il ne se trouve là, à Blanc Misseron, aucune troupe française susceptible d'attirer ou de disperser des cavaliers

ennemis ” !

Avant de poursuivre le récit de René Bouchart, on peut essayer de faire le point sur cette agitation qu'on attribue au manque d'informations et qui vient battre jusqu'au seuil des mairies dans les premières semaines de la guerre. La presse s'en fait l'écho en l'attribuant, après la tension émotive des premiers jours de mobilisation et d'entrée en guerre, au vide et au silence événementiels relatifs et peut-être imposés, des quelques jours suivants ; cette privation brutale entraînant dit-elle, en retour, une angoisse presque existentielle, mais où doit entrer sans doute aussi, comme on l'a dit, la crainte des dangers encourus. Pourtant ce n'est pas faute d'objurgations des responsables politiques français qui ne sont pas restés muets devant le désarroi prévisible des populations car dans les 3 jours qui ont suivi la déclaration de guerre, on a pu lire, affichés dans les mairies, successivement, l'appel à l'union du président Poincaré, le plaidoyer du président du Conseil Viviani, la mise en garde de Malvy, le ministre de l'Intérieur, la vibrante exhortation de Messimy le ministre de la Guerre jusqu'à la péroraison de Deschanel, président de la Chambre. Mais rien n'y a fait ! Le malaise persiste. Les journaux y vont de leur antidote : pour les uns comme “ Le Valenciennois ” de la droite modérée, on ne peut exiger d'une presse sérieuse, des nouvelles captivantes tous les jours et il faut traiter le malaise par le haut dans une véritable ascèse de l'information ; pour d'autres, comme “ l'Impartial ” de centre gauche et moins moralisateur, il faut ne retenir que l'essentiel et savoir lire les communiqués.

Est-ce dire qu'il faut savoir lire entre les lignes ? Comment interpréter alors “ la résistance victorieuse des forts de Liège qui a obligé l'ennemi à les contourner par le Nord et pas par le Sud ” ou encore “ les vigoureux coups d'arrêt au dessein ennemi de gagner Namur ” alors qu'ils sont donnés à Wavre et à Gembloux à l'ouest de la grande ville ? Et ces fameux uhlans qu'on signale déboussolés un peu partout mais toujours annonciateurs d'un mauvais coup, comme à Blanc-Misseron le 24 août au soir et dont il faut reconnaître maintenant que les valenciennois qui ont pu s'en gausser avec le journal dans la matinée du 25, ont été bien ébahis de les voir caracolier sur la place d'Armes peu après midi.

## **6 Réalité et stupeur, le déferlement**

Si on lit bien R. Bouchart, les gens de Maing et des localités voisines ont peut-être été mieux prévenus de l'approche des Allemands, lorsque le lundi 24 août au matin, vers 8 heures, ils ont vu venir de Valenciennes en bon ordre, avec leur matériel, la bonne centaine d'hommes de la Cie du dépôt du 127<sup>ème</sup> RI, sans s'arrêter et taciturnes, pour prendre la route de Monchaux. Si la sortie, de bon matin, d'une troupe en armes de la caserne Ronzier peut être interprétée par les valenciennois

qui en auront été témoins, comme un départ en exercice où en manoeuvres, de les retrouver deux heures plus tard à 7 km delà, toujours en ordre de marche et s'enfonçant vers le sud, donne bien l'impression d'un abandon et d'une retraite.

Impression qui devait être confirmée le soir même par l'apparition au Franc-manteau, dans le haut de Maing, venant de Famars et du chemin des Postes<sup>3</sup>, d'une file de chariots et de voitures remplis de meubles, de matelas avec enfants et vieillards assis, escortés de bicyclettes, traînant même des bêtes : c'étaient des frontaliers belges qui fuyaient disaient-ils, l'avance rapide des troupes allemandes et leurs exactions dont le récit s'était déjà répandu dans toute la Belgique. Par le chemin ancestral des Postes allant de la route de Mons au nord-est au vieux chemin de Cambrai au sud par Quarouble, Estreux, Maing ils ont évité de passer par Valenciennes, ce qui leur avait peut-être été aussi interdit.

Au village, c'est la consternation ; on ne dort pas cette nuit là ; on va d'une maison à l'autre supputant les chances de voir l'ennemi arrêté et attendant de l'aube quelque signe salvateur. Hélas, tôt ce matin du 25 août, la réponse est donnée par le passage en débandade, exténués et dépenaillés, certains ayant même abandonné leur fusil, de plusieurs dizaines de territoriaux de la Mayenne engagés la veille sur la ligne de Quiévrain à Bavay et qui, repoussés, fuient maintenant, talonnés de près par les Allemands ; à peine prennent-ils le temps de boire en passant devant la mairie. Les habitants comme sidérés, se claquemurent alors derrière leurs volets et à partir de 11 heures, pendant toutes les heures de midi, c'est nous dit R. Bouchart, un calme effrayant sans un seul bruit de voix, sous un ciel lourd, immobile, à peine nuageux. Vers 2 heures de l'après midi, on croit percevoir comme un roulement qui monte du sol du côté de Fontenelle et qui enfle. En même temps une vingtaine de cavaliers vêtus de gris, chapska en tête et la lance au poing remontent la grand-rue au petit trot et l'un d'eux va planter sa lance dans le sol de la place, en face de l'église, en signe de possession sans doute. Moins d'un quart d'heure plus tard, débouche au carrefour de la Bascule, arrivant des routes de Trith et de Valenciennes, un flot de fantassins en tenue grise, bottes noires et casques à pointes qui prennent la grand-rue en deux files, sur les côtés, le long des maisons tandis que sur le pavé, c'est un train serré de voitures bâchées, de chariots, de caissons, de canons, de cuisines, dans un vacarme assourdissant entrecoupé d'ordres rauques et de coups de sifflet. Le spectacle est le même sur la rue d'en haut, la vieille route de Cambrai : la troupe, qui débouche du chemin de Famars et de celui de la sablière, va sortir sur la pavé de Monchaux où la rejoint une partie de la colonne d'en bas qui, elle a pris

3. Le chemin des postes est l'ancien diverticulum romain reliant Quarouble, sur la voie Bavai-Tournai à Famars, poste militaire important. Il était toujours emprunté jusqu'aux temps modernes par les messagers, les pèlerins et autres maraudeurs désireux d'éviter les murs de Valenciennes.

le chemin de Thiant.

Ce flot s'écoule ininterrompu, doublé de quelques automobiles jusque vers 8 heures du soir où la troupe se rue dans les maisons pour y loger, repoussant, quelquefois sous la menace du revolver, toute la famille dans une seule pièce ou dans une annexe. Nuit de frayeur mémorable, nous dit encore le narrateur, où dans les demeures laissées éclairées sur ordre, les gens entassés, n'osent parler, tressaillent au bruit des portes qui claquent, des meubles qu'on déplace, des bottes dans l'escalier, des jurons et des " hourrah " tandis qu'au dehors vers Monchaux s'entendent des salves de fusillade et du côté de Querenaing se voient comme des lueurs d'incendie.

Le matin à l'aube, la troupe décampe, laissant aux habitants la constatation des dégâts uniquement matériels heureusement : paille dans toute les pièces, meubles renversés, matelas éventrés, caves vidées, déjections un peu partout. La matinée du 26 août se passe à la remise en ordre en se demandant si la nuit suivante ne sera pas identique, car le flot ennemi a repris à peine plus espacé, mais toujours gai et chantant. L'après midi, le curé Delbecque réussit à rassembler une vingtaine d'hommes et jeunes gens qu'il munit d'un brassard, pour les emmener jusqu'au bois de Thiant, entre Monchaux et Haspres, porter secours à des blessés et enterrer les morts d'une fusillade meurtrière, la veille en fin d'après midi, là où la troupe du 127<sup>ème</sup> RI - celle là même qui avait traversé Maing le 24 au matin - avait établi une ligne de résistance sur la rive gauche de l'Ecaillon et avait été rapidement submergée et décimée par le feu ennemi.

Du 26 au 30 août, le déferlement allemand se ralentit à peine mais la troupe ne logera plus la nuit, chez l'habitant. On apprend alors la tragédie survenue à Querenaing village voisin, le 25 au soir, où ayant essuyé le feu probablement de quelques douaniers ou gardes civils attardés et embusqués dans le bois de Caumont et n'ayant pu - ou voulu les identifier, se contentant d'y voir des francs-tireurs, des soldats allemands avinés venant de Famars, " les bouteilles dépassant de leurs sacs " d'après les témoins, arrachent de leurs maisons 19 civils dont une femme et un adolescent de 14 ans, qu'il rassemblent et fusillent non sans acharnement dans la cour d'une ferme à la sortie du village, mettant le feu à plusieurs granges et maison voisines(6).

Le 31 août, le flot se tarit presque tandis que brusquement éclate à l'est une violente canonnade qui durera 5 jours, faisant naître l'espoir d'un retour des français que soutiennent encore deux ou trois de ces personnages " bien informés " remarqués déjà douze jours auparavant par René B. et demeurés là probablement pendant les jours d'invasion. Puis le 6 septembre, le silence retombe.

## **7 Accablement et sursauts patriotiques**

L'explication en est donnée le surlendemain, au retour dans leur village, par petits groupes et habillés en civils, de jeunes soldats maingeois du 2<sup>ème</sup> RIT - formé à Valenciennes, on s'en souvient en début août et dirigé sur Maubeuge, et qui se sont échappés par les bois de Feignies lors de la reddition de la place-forte après 6 jours de pilonnage ininterrompu par l'artillerie lourde allemande.

C'est alors à nouveau, l'accablement pour les habitants désormais sans espoir d'une délivrance proche d'autant que les premières mesures coercitives de l'occupant se font sentir : réquisition des bicyclettes, des ustensiles ; interdiction de circuler la nuit et défense pour les hommes de se déplacer d'un village à l'autre sans un " ausweiss " tandis que les premières, restrictions alimentaires apparaissent, pour le pain et la viande par exemple.

Mais leur étonnement n'est pas moindre d'apprendre l'intention de plusieurs des jeunes rescapés de Maubeuge, de reprendre le combat et de rejoindre Lille ou le chef lieu de la région militaire qui pourrait être encore aux mains des Français, emmenant en même temps de jeunes volontaires ou des hommes qui n'ont pu être touchés par la mobilisation. C'est ainsi qu'Achille Bouchart, le frère aîné de René, âgé de 32 ans et père d'une enfant au berceau, quitte Maing le 14 septembre, parvient à Dunkerque, de là est dirigé sur Guéret où se reforme le 327<sup>ème</sup> RI, le régiment valenciennois, avec lequel il devait tomber sur le front nord de la Somme à Hébuterne en juin 1915.

Cependant d'autres volontaires, mal renseignés, échouent à passer les lignes allemandes et s'en reviennent au village, semant le doute sur les possibilités de fuite alors que l'on apprend que, quelques jours plus tôt, le tout nouveau conseiller d'arrondissement A. Dangrieux âgé de 34 ans, a lui aussi quitté Maing et sa famille pour le Pas de Calais avec l'intention de s'enrôler.

Ce que voyant, l'abbé Delbecque, homme mûr et ardent patriote en même temps qu'engagé socialement, et admirateur de l'abbé Lemire, entend donner aux jeunes maingeois hésitants, des indications sûres. Après en avoir discuté avec le maire Louis Cloart et prétextant un obit anniversaire en Flandre - il est natif de Lillers - muni d'un laissez-passer, il part le lundi 14 septembre à bicyclette, gagne Dunkerque où le commandement français, qu'il renseigne sur l'état du Valenciennois, lui confie un ordre de mobilisation pour les hommes valides de son secteur, qu'il dissimule dans ses habits avant de s'en revenir le 16 au soir par Saint-Amand - Arrivé au " pont du Poirier " sur l'Escaut (sans doute celui du faubourg de Paris) et alors que la sentinelle allemande n'a fait que le contrôler, il retourne sur ses pas pour redemander le laissez-passer qu'il venait de lui remettre, manifestant ainsi, peut on penser, l'intention

qu'il avait sans doute de le réutiliser. Cette fois, prise de soupçons, la sentinelle l'emmène au poste de la gare de Valenciennes où l'abbé est fouillé ; le document de mobilisation est découvert. Un tribunal militaire est constitué vers 11 heures le soir et un interrogatoire respectant un minimum de formes requises où l'abbé, assisté par un aumônier militaire allemand<sup>4</sup>, revendique fièrement son engagement patriotique, le condamne à la peine de mort. Augustin Delbecque est fusillé le lendemain matin 17 septembre, le chapeau à la main, dans les anciens fossés de la citadelle près du canal de navigation. Sa dépouille est ramenée à Maing, où on lui fait des obsèques brèves mais émouvantes. Il est enterré sous la grande croix en haut du cimetière communal. Dans la dernière lettre à sa mère qui l'avait accompagné à Maing, il écrit : " un jugement m'a infligé la mort. Je meurs à 46 ans, c'est court mais c'est assez. " Il est fait chevalier de la légion d'honneur à titre posthume en 1921 et un monument lui est élevé, dû au ciseau expressif du sculpteur Alphonse Terroir en 1924, sur le parvis de l'église du Sacré-Cœur de Valenciennes, près de l'endroit où est tombé le prêtre héroïque. L'autre figure maingéoise de cet été 1914 est celle du conseiller d'arrondissement socialiste Alphonse Dangréaux qui venait d'être élu en mai précédent - battant d'une courte tête Louis Cloart, le maire républicain dont il avait été conseiller municipal en même temps que secrétaire de mairie de 1908 à 1912 - avec une profession de foi inspirée du programme pacifiste de Jaurès (retour progressif à 18 puis 12 mois de service militaire ; ouverture hors caste des écoles militaires vers l'université et l'administration ; recours en cas de danger à la levée populaire et à l'internationalisme ouvrier). Né en 1880, d'abord ouvrier-peintre en usine, il s'installe avec son père artisan-peintre vitrier à Maing et contracte ainsi un début d'intoxication au plomb de céruse qui le relègue dans le service militaire auxiliaire non mobilisable immédiatement. Cependant, dès l'invasion début septembre, il quitte Maing, sa femme et ses deux fils encore jeunes pour gagner le Pas de Calais et la France non encore occupée ou il s'enrôle à 34 ans. Il est brièvement instruit au camp de la Courtine (Creuse) et incorporé au 127<sup>ème</sup> RI, autre régiment valenciennois. Le 4 février 1915, dans un hypothétique message adressé aux siens, il déplorait certes la guerre où " le succès ne pourra jamais compenser les désastres, " mais même traversé d'un sombre pressentiment, il ne cède pas à l'abandon " dit-il " et fera son devoir ". Sa dernière lettre avant sa montée au front et qu'il conserve sur lui, commence ainsi : " Ma chère femme, quand tu recevras cette lettre, tu seras veuve " <sup>5</sup>. Il disparaît dans les durs combats de la ferme de Beausejour, dans la Marne, le 20 février 1915. On ne peut qu'être frappé par cette abnégation lucide et chevaleresque chez un pacifiste proclamé. Son nom a été donné fort justement à une rue de Maing.

4. Georges Arnkens, vicaire à Hambourg. C'est lui qui relatara le détail du jugement et de l'exécution d'A. Delbecque

5. Archives de l'ASPM

L'exemple d'A. Dangréaux pas plus que les consignes de mobilisation rapportées par l'abbé Delbecque n'ont pu être connues, sur le moment, des jeunes maingéois, mais quelques-uns ont pu encore gagner la Flandre et le Pas de Calais jusque la fin septembre avant que le front ne se fixe d'Arras à Bailleul jusque Nieuport. Dès octobre, quelques rares tentatives, certaines aux prix d'un long internement dans les forteresses allemandes, ont été menées vers la frontière hollandaise. Aussi se termine la première partie du récit de René Bouchart, la seule retrouvée et qui inaugure les 4 années de la cruelle occupation que l'on sait dans notre région valenciennoise.

A la fin de ce récit à la fois naïf et franc du jeune René Bouchart, qu'enrichit toute une tradition locale, osera-t-on quelques questions et commentaires, sachant le risque d'anachronisme inévitables que l'on encourt ?

- Il est très vraisemblable que les " marchands de canards " bien habillés sur lesquels s'attarde le narrateur, un rien soupçonneux, ne sont que des voyageurs de commerce un peu hâbleurs. Ils étaient nombreux, à l'époque à assurer surplace, en personne, l'écoulement des produits, depuis l'entrepôt du grossiste ou du fabricant régional jusqu'aux artisans et aux commerçants des villages, auxquels ils apportaient en outre l'information officieuse de la ville voire de l'autorité préfectorale dans le langage approprié. Chaque commerçant ou artisan avait son ou ses voyageurs de commerce dont il révérait le discours.
- Autre chose est de se demander ce que pouvait représenter " la guerre " en 1914 pour un village du Nord qui ne l'avait plus connue depuis 1815, cent ans auparavant avec l'occupation des alliés et à Maing même, celle plutôt " bonasse " des cosaques de Vorontsov. En effet, l'invasion prussienne du Second empire ne l'avait pas touché ni après Sedan en septembre 1870, ni après Saint Quentin en janvier 1871, s'étant arrêtée bien au sud de Cambrai et les troupes de Faidherbe en retraite avec tous leurs blessés, ayant reflué jusque Valenciennes par les grandes routes au large de Maing qui n'en avait rien connu sur le moment. Cependant en ce début du XX<sup>ème</sup> siècle, un nationalisme ombrageux et plutôt xénophobe s'était installé un peu partout, concernant les prussiens en particulier : la morgue arrogante du nouvel empire allemand de 1871 annexant l'Alsace et une partie de la Lorraine dont une littérature désormais à la portée de tous, exaltait les héroïques tribulations des habitants demeurés fidèles, enracinait l'aversion populaire pour le " germanique ". Et il n'était pas de lycée de province qui n'exhibât son bataillon scolaire défilant avec tambours et trompettes. Les sociétés de gymnastique et de préparation militaire font flores et au village les longs repas de famille du dimanche suivis, l'hiver de l'aveillée autour du poêle (l'écrène) réchauffaient le sentiment patriotique. Dès le nou-

veau siècle, la pénétration de la presse dans l'opinion rurale l'informe du pangermanisme expansionniste allemand appuyé sur un potentiel militaire industriel décuplé et des alliances multiples en Europe centrale et au Proche-Orient. L'aversion, jusque là émotive, s'en trouve justifiée aux yeux des villageois et l'idée d'une revanche militaire est acceptée comme une fatalité malgré le zèle d'un tribun pacifiste comme Jaurès - un méridional par ailleurs - qui mène sur la conscience internationale ouvrière pour conjurer la guerre. Effectivement alors que les élections de 1903 à 1914 témoignent de l'adhésion d'une majorité des ouvriers valenciennois au projet socio-professionnel socialiste, de 15000 qu'ils étaient à un meeting régional contre la guerre en 1912 (Guignet, 1982), ils ne sont guère plus de 5000 à Condé sur Escaut, le 12 juillet 1914 pour accueillir, sur le même thème, Karl Liebknecht et les socialistes allemands.

- L'on en vient à cette appellation “ boche du Nord ” outrageusement appliquée dès la 1<sup>ère</sup> année des hostilités, semble-t-il, par des gens de Paris et de la province, à ceux des régions occupées au prétexte qu'ils avaient échappé à l'interminable guerre des tranchés et s'étaient accommodés, pour certains avec avantage disait-on, de la présence allemande. C'est oublier que les populations du Nord ont été autrement malmenées durant ces 4 années que celles de la France non occupée, que les jeunes nordistes ont été mobilisés en août 1914 pour combattre comme les autres français, que ceux qui ne l'ont pas été tout de suite, ont rejoint pour beaucoup dès septembre, au péril de leur vie, les lignes françaises, ce dont témoigne éloquemment la liste des 100 noms - pour un peu plus de 3000 habitants - tous militaires inscrits sur le monuments aux morts de Maing.
- Le jeune René Bouchart, âgé de 18 ans en 1914 et resté auprès des siens jusqu'en 1918 sans doute, a peut-être ressenti inconsciemment ce malaise, car il donne à plusieurs reprises l'impression dans son récit écrit après 1919, d'avancer la mort de son frère Achille comme un blanc-seing. Il est vrai que la disparition au combat, en juin 1915, de ce jeune père, 8 mois après avoir quitté volontairement les siens, représente pour sa famille une contribution glorieuse et suffisante qu'il ne viendra à personne l'idée de discuter.
- on a rapporté aussi, après la guerre, que des familles maingeoises auraient été réticentes en septembre 1914 à l'initiative de l'abbé Delbecque et son aller retour de Dunkerque pour inciter les jeunes hommes de Maing encore au village, à passer les lignes allemandes et s'enrôler en France. Cette initiative est restée avortée comme l'on sait maison pouvait penser qu'elle était tardive et quand même dangereuse après le 17 septembre, qu'elle pouvait être lourde à supporter pour des familles ayant déjà un fils mobilisé sans compter,

qu'au village, elle risquait même d'exposer des gens de bonne foi à un jugement moral et public manichéen ; “ ceux qui partent et ceux qui ne partent pas ” ! Il n'empêche qu'on doit saluer le courage de ceux qui, d'eux-mêmes, comme A. Dangreux, A. Bouchart et A. Delbecque ont franchi le pas.

- Autre sujet d'étonnement, le peu d'indications fournies sur les événements par les compte-rendus des délibérations municipales<sup>6</sup> pour la période d'août-septembre-octobre 1914 ; délibérations qui se tiennent comme à l'accoutumée deux fois par mois en mairie. Il est vrai que les directives générales concernant les populations sous occupation, sont régulièrement par les autorités préfectorales laissées en place, et affichées dans les mairies. Tandis qu'il revient aux édiles d'organiser en priorité l'action socio-humanitaire locale, primordial en temps de guerre et d'invasion (secours aux familles nécessiteuses des mobilisés, aux femmes et aux personnes âgées isolées, aux enfants, aux chômeurs) d'autant que manque le numéraire et qu'on doit recourir à un emprunt d'arrondissement pour 20000 francs et lancer un emprunt communal de 6000 francs “ remboursable en espèces 4 mois après le traité de paix. Par ailleurs la municipalité obtient de la ville de Valenciennes, en octobre, la fourniture de 220 kg de viande et de plusieurs tonnes de pommes de terre, sur réquisition du commandant d'armes allemand.

Ces dépenses pour frais de guerre, en fait pour la nourriture des troupes d'occupation, peu importantes dans les trois premiers mois, de l'ordre de 500 francs par mois, soit 2 % de la dépense mensuelle, s'élèveront bientôt à 800 francs en mars 1915, 1000 francs en mai, 6000 francs soit 20 % en août 1915. Outre ces préoccupations prioritaires, la municipalité continue d'assurer la bonne marche des services, l'entretien de la voirie entre autre, avec l'éclairage public électrique nouvellement installé. En juin 1915, le conseil municipal mandate le maire de Valenciennes Tauchon, pour faire bénéficier la population de Maing, des secours du “ relief in Belgium ”, organisé par les pays neutres.

- Il est tentant de comparer ce récit sur Maing avec celui particulièrement étayé repris par Heuclin (2009) concernant le village de Cousolre, dans le Nord de l'Avesnois, également peuplé d'environ 3000 habitants, mi ruraux et mi ouvriers (les marbreries étant sur place). Le calendrier de l'occupation y est plus précoce et mouvementé cependant : la 2<sup>ème</sup> armée de von Bulow, parvenue entre Charleroi et Binche, “ plongeant ” vers le sud par Cousolre et Beaumont après avoir franchi la Sambre le 23 août avec objectif Avesnes,

6. Obligeamment confiées en consultation par Monsieur le Maire de Maing

délaissant momentanément la place forte de Maubeuge, alors que la 1<sup>ère</sup> armée de Von Kluck, plus au nord allonge sa marche vers le sud ouest, et par Valenciennes qui ne sera atteinte que le 25 août après midi, sans avoir eu connaissance de la situation dans l'Avesnois d'ailleurs. Mais dans l'un et l'autre récit, on retrouve la même incertitude et la même anxiété chez la population dès le 12 août et la même ambiguïté qu'on relève dans la presse officielle pour relater les événements. A Cousolre, les réfugiés belges arrivant à la frontière toute proche dès le 17 août, fuyant l'ennemi précédé par la rumeur de ces atrocités et le 22 août ordre d'évacuation est donné à la population. Les premiers uhlans sont à Cousolre le 24 août au matin mais les habitants évacués sur Avesnes sont précédés par les Allemands le 26 et décident de rentrer à Cousolre le 27 et le 28 où ils retrouveront leurs maisons intactes ; pour peu de temps car, en prévision d'un duel d'artillerie avec les forts de Maubeuge, les Allemands les obligent le 30 août à se réfugier à Beaumont cette fois à quelques kilomètres à l'Est. Ils y resteront jusqu'au 7 septembre 1914 à la capitulation de Maubeuge, mais cette fois retrouveront leur village en partie détruit par les obus et saccagé par la soldatesque mais aussi des civils indécents. On retiendra donc que la population de Maing, si elle a vécu les mêmes angoisses de l'invasion à quelques jours près, n'a pas subi en août-septembre 1914, les tribulations et destructions endurées par celles de Cousolre et d'autres villages sans doute.

- Enfin, on ne peut clore ce récit du jeune Bouchart, sans être amené à confronter août-septembre 1914 où la rapidité de l'invasion et l'atavisme ont maintenu les habitants sur place - seuls quelques rares valenciennois ont gagné en automobile Cambrai le 24 août au soir et le 25 au matin - à mai juin 1940 où le gros de la population cependant avertie plus tôt et se souvenant des exactions allemandes de 1914-1918, a cru devoir prendre la route dans un exode tardif, meurtrier et finalement inutile.

## Références

- Guignet, P., 1982. Histoire de Valenciennes, sous la dir. de Henri Platelle. P.U Lille .
- Heuclin, J., 2009. L'occupation dans un village frontalier de Cousolre en 14-18 38.
- Lecerf, M., 1984. Histoire de Thiant et de ses habitants. Société d'histoire locale de Thiant.
- (2) - Christine Yacks " Le martyre du village de Quérenaing - 2013